

Maillardville (Colombie-Britannique), du village au coeur symbolique d'un (fragile) réseau francophone

Franck Chignier-Riboulon

Volume 24, numéro 1-2, 2012

Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021932ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021932ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chignier-Riboulon, F. (2012). Maillardville (Colombie-Britannique), du village au coeur symbolique d'un (fragile) réseau francophone. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 24(1-2), 101-118. <https://doi.org/10.7202/1021932ar>

Résumé de l'article

Dans les ouvrages de géographie, Maillardville (quartier de Coquitlam) apparaît bien souvent comme l'implantation ultime d'un extrême Ouest canadien. Cette communauté, essentiellement bâtie autour d'une scierie, prend forme, au début du XX^e siècle, avec l'arrivée de travailleurs, principalement venus du Québec puis, par la suite, des Prairies. La logique d'urbanisation *in situ* conforte pendant plusieurs décennies la communauté et sa spécificité. Cependant, la croissance et l'étalement de Vancouver, l'immigration, mais aussi la recherche d'autres emplois et les mariages mixtes ont déstructuré une communauté fragile. En 1979, Paul Villeneuve insiste déjà sur l'importance de l'assimilation. Aujourd'hui, la situation est quelque peu paradoxale puisque les francophones sont minoritaires dans le quartier, qu'ils sont même éclatés entre plusieurs municipalités (où ils sont aussi très minoritaires), et que, par ailleurs, l'école de Maillardville a été délocalisée dans la municipalité voisine; pourtant, « l'esprit de communauté demeure », selon Lionel Daneault, interrogé par Florence Debeugny (2009).

Maillardville (Colombie-Britannique), du village au cœur symbolique d'un (fragile) réseau francophone*

Franck CHIGNIER-RIBOULON
Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand, France)

RÉSUMÉ

Dans les ouvrages de géographie, Maillardville (quartier de Coquitlam) apparaît bien souvent comme l'implantation ultime d'un extrême Ouest canadien. Cette communauté, essentiellement bâtie autour d'une scierie, prend forme, au début du XX^e siècle, avec l'arrivée de travailleurs, principalement venus du Québec puis, par la suite, des Prairies. La logique d'urbanisation *in situ* conforte pendant plusieurs décennies la communauté et sa spécificité. Cependant, la croissance et l'étalement de Vancouver, l'immigration, mais aussi la recherche d'autres emplois et les mariages mixtes ont déstructuré une communauté fragile. En 1979, Paul Villeneuve insiste déjà sur l'importance de l'assimilation. Aujourd'hui, la situation est quelque peu paradoxale puisque les francophones sont minoritaires dans le quartier, qu'ils sont même éclatés entre plusieurs municipalités (où ils sont aussi très minoritaires), et que, par ailleurs, l'école de Maillardville a été délocalisée dans la municipalité voisine; pourtant, «l'esprit de communauté demeure», selon Lionel Daneault, interrogé par Florence Debeugny (2009).

ABSTRACT

In geographical works, Maillardville (a neighbourhood in Coquitlam) quite often appears as the final settlement

* Je remercie ici le gouvernement canadien pour l'octroi d'une subvention en 2009 (BCS, Bourse de complément de spécialisation). J'étais à Vancouver en mai 2010. Par ailleurs, cet article doit beaucoup au travail de Florence Debeugny (2009).

of a Canadian Far-West. This community, built essentially around a sawmill, took shape in the early 20th century with the arrival of workers who came primarily from Quebec, then, later, from the Prairies. For several decades, a logic of *in situ* urbanization reinforced the community and its specificity. However, growth and expansion from Vancouver—in addition to the need to find work in other fields and the proliferation of mixed marriages—contributed to the deconstruction of a fragile community. In 1979, Paul Villeneuve was already insisting on the importance of assimilation. The situation today is somewhat paradoxical, as French-speakers are now in the minority in the neighbourhood, and indeed are scattered over several different municipalities (where they are also very much in the minority). Moreover, the Maillardville school was relocated to a neighbouring municipality. And yet, “the spirit of the community remains,” according to Lionel Daneault, interviewed by Florence Debeugny in 2009.

La géographie est une photographie d'un moment et d'un lieu. Elle n'est donc que relativité dans le temps et l'espace (Wackermann, 2005). À l'image d'Eric Waddell (1994) évoquant ses voyages, seul ou avec ses étudiants, ses découvertes et redécouvertes de contrées francophones ou longtemps de tradition francophone, je viens me confronter à d'autres visions du monde, à d'autres sensibilités. Mon regard est, bien entendu, empreint de représentations, parfois de préjugés, d'étonnement et de ravissement devant tant de diversité et de fragilité, de combats menés depuis l'origine et renouvelés avec constance. Et ces engagements, ces volontés d'être m'impressionnent.

Alors, de fait, je n'ai pas prétention ici à être objectif. Mais qui l'est d'ailleurs sur un sujet, la francophonie de l'Ouest canadien, essentiellement traité par des chercheurs francophones de l'Ouest, ou venus s'installer dans ce vaste espace. Certes, la subjectivité est présente en toute analyse, *a fortiori* dans les études sociales et humaines, et l'importance des chercheurs locaux s'explique par la prégnance du sujet pour une population longtemps minorisée (Mounier, 1946, p. 441) et en permanence marginalisée. Ce travail ethno-centré se comprend également par l'absence, le désintérêt de chercheurs

anglophones, en raison, peut-être, de leur non-maîtrise de la langue. De plus, en termes d'appréhension de la question, de connaissance du terrain, de perception des articulations et des demandes sociales, les chercheurs de l'Ouest canadien possèdent une maîtrise certaine, fondement de toute véritable analyse. Pour ma part, je propose ci-après un regard particulier, extérieur, sur une problématique qui aiguise ma curiosité depuis le lancement de travaux de grande ampleur dans les années soixante-dix (Louder *et al.*, 1979). Dans ce cadre, le village ouvrier et paysan de Maillardville, fondé en 1909, s'inscrit désormais dans de nouvelles logiques, entre perpétuation d'un passé décomposé, récupération patrimoniale, et touristique, et maintien d'un cœur idéal-typique pour le réseau associatif francophone de Vancouver, voire de la Colombie-Britannique.

UN QUARTIER DANS UNE AGGLOMÉRATION EN FORTE CROISSANCE

Le contexte fait coexister des facteurs de poids et de durée fort différents. Dans ces conditions, la réalité maillardvilloise ne peut être soustraite à la puissance vancouveroise. Être et demeurer francophone dans une telle situation relève d'une perpétuelle gageure.

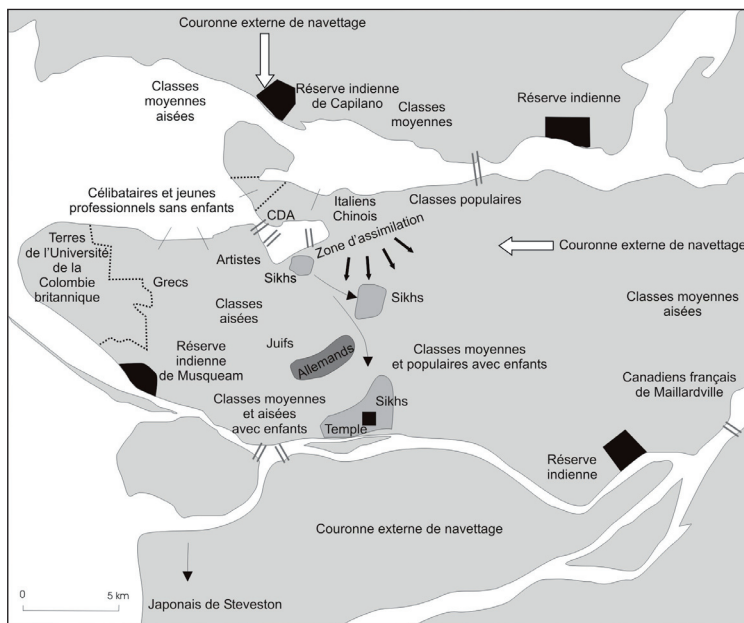
1. De l'imagerie

Cartographe, c'est représenter, c'est alors mettre en scène (Lacoste, 1995) par le choix des éléments montrés et de la façon de les montrer. Or, la carte proposée dans le tome *États-Unis, Canada* de la Géographie universelle (Bailly *et al.*, 1992) présente une forme de mosaïque sociale et ethnique plutôt éloignée des réalités de terrain observables à la charnière des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ou, du moins, elle surdimensionne des populations par la couleur (Allemands, Sikhs, Amérindiens) et elle décentre quelque peu les francophones de Maillardville (vers l'ouest) pour qu'ils apparaissent sur la carte (figure 1). Au final, elle donne à voir une situation particulière, avec une approche quelque peu franco-centrée, peut-être au nom de l'histoire du noyau francophone local.

2. La croissance de Vancouver

Aborder la question de la francophonie à Vancouver ne peut faire abstraction de faits quantitatifs et de flux migratoires.

FIGURE 1
Population et groupes ethniques en 1987



Source: Bailly *et al.*, 1992, p. 410

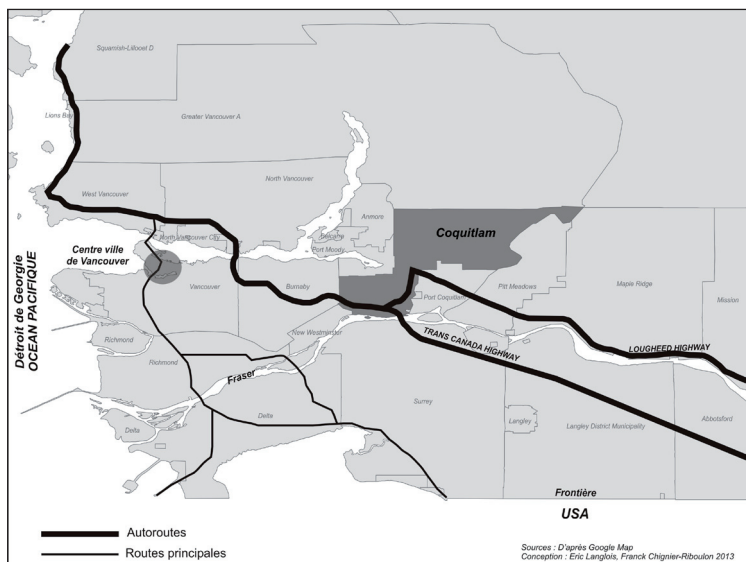
Ces mouvements de population ont contribué et contribuent toujours plus à minorer (Deleuze, 1993) la population franco-phonique de l'agglomération, bien que celle-ci ne soit plus guère minorisée. En 40 ans, la population du Grand Vancouver a plus que doublé, passant de 1 à 2,3 millions d'habitants (tableau 1). Ce sont, il faut le souligner, principalement les municipalités de l'agglomération, plutôt que la ville éponyme, qui ont retenu la population (figure 2). Cette expansion démographique et spatiale a directement concerné Maillardville, quartier localisé dans une ville de deuxième couronne, Coquitlam.

Tableau 1
La croissance démographique de Vancouver de 1971 à 2011, en millions d'habitants

	1971	1981	1991	2001	2011
Grand Vancouver	1,0	1,2	1,6	2,0	2,3
Vancouver ville	0,4	0,4	0,45	0,55	0,6

Sources: statistiques Canada, recensements de 1971 à 2011

FIGURE 2
Coquitlam dans l'agglomération de Vancouver



Toutefois, la dynamique démographique globale masque la diversité des nouveaux venus. Une partie d'entre eux proviennent de toutes les provinces canadiennes, attirés par les cycles successifs de croissance de la métropole; une autre est extra-canadienne, cette ville du Pacifique étant depuis longtemps une porte d'entrée pour les migrants de l'Asie de l'Est et du Sud (Chinois, Coréens, Indiens et Philippins, tout particulièrement). Dans cette situation, la réalité locale n'est pas un face-à-face, aussi modeste soit-il, entre anglophones et francophones; les données migratoires sont telles que des municipalités (Burnaby, Richmond) et des quartiers ont connu des transformations de leur peuplement: Chinatown n'est plus dans Chinatown; et certains parlent même de «Hongcouver». La définition de la problématique francophone s'en trouve nettement modifiée.

Dans ce *maelström* urbain et démographique, la langue française est perpétuellement sous pression. Les locuteurs s'assimilent, et beaucoup plus vite que ne le constatait Paul Villeneuve en 1979, le paramètre n'étant plus uniquement social. Les éléments du recensement de 2006 témoignent de cette fragilité (Chavez et Bouchard-Coulombe, 2011): seuls

environ 10 % des francophones de Colombie-Britannique sont nés dans la province. Les autres sont venus des autres provinces canadiennes, principalement du Québec (le tiers) et de l'Ontario, et de l'étranger (15 % du total). Rappelons-le, ces nouveaux habitants ne sont pas une réelle ressource revitalisante, puisqu'ils s'assimilent rapidement. Dans ces conditions, l'assise démographique n'est guère renforcée.

3. Coquitlam, une commune dynamique de banlieue

Comme cela a été indiqué, Coquitlam est une ville de deuxième couronne, une banlieue avant tout pavillonnaire, en dépit des opérations récentes de densification. Elle est très bien reliée au centre-ville de Vancouver et aux emplois tertiaires supérieurs, par deux autoroutes (figure 2). Cela a facilité la croissance de sa population, qui a plus que doublé en 30 ans, passant de 61 000 personnes (1981) à 128 000 (2011). Cet accroissement a mécaniquement minoré le poids des résidents plus anciens. Corrélativement, la demande foncière et immobilière a renchéri les prix. En conséquence, les enfants des ménages francophones locaux ont dû bien souvent s'éloigner vers une couronne plus lointaine lors de leur décohabitation (à Abbotsford et à Maple Ridge, par exemple).

MAILLARDVILLE, UNE FRANCOPHONIE EN SURSIS?

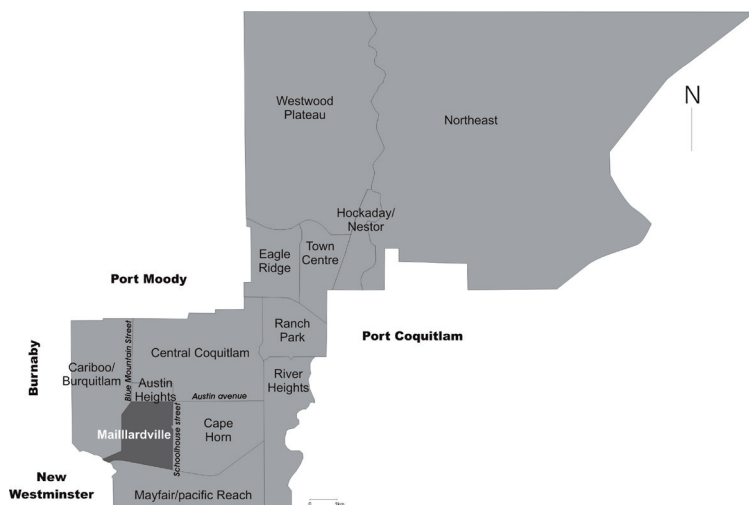
1. Un espace attractif

À l'échelle de la municipalité de Coquitlam, le quartier de Maillardville est extrêmement bien localisé (figure 3). Il se situe au sud, à proximité immédiate des deux autoroutes, elles-mêmes bien reliées aux axes de rabattement tels que l'avenue Brunette (figure 4). Cet avantage géographique dans le cadre de la mobilité pendulaire est néanmoins un handicap majeur pour la survie du groupe minoritaire. Un quartier moins fréquenté, plus isolé, assure plus aisément, *a contrario*, le maintien de particularismes culturels¹. Il est loin le temps où il fallait une heure pour se rendre à Vancouver (Villeneuve, 1979, p. 159).

2. Maillardville, un espace mouvant

La définition d'un espace reconnu n'est jamais simple. Maillardville est un quartier particulièrement territorialisé, donc approprié, et fortement investi par ses habitants. Il est

FIGURE 3
Le quartier de Maillardville à Coquitlam

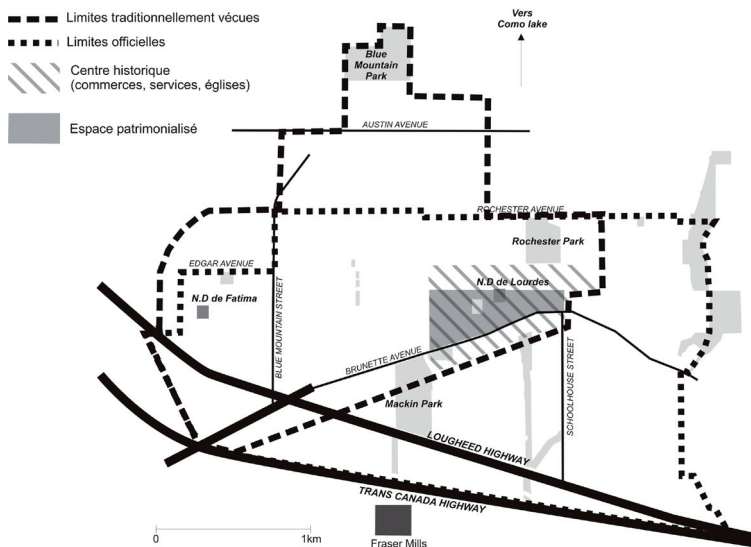


Source: Municipalité de Coquitlam

Conception: Éric Langlois et Franck Chignier-Riboulon, 2013

toutefois également un enjeu de politique publique, et sa délimitation n'est pas sans conséquence quant à son avenir francophone. Si l'avenue Brunette constituait, et reste encore, la colonne vertébrale du quartier, la construction des autoroutes a dressé des coupures physiques dans l'espace de proximité. Durant des décennies, du début des années vingt aux années soixante et soixante-dix², l'essentiel de la vie locale s'organisait entre la scierie Fraser Mills, l'église Notre-Dame de Lourdes et les commerces du voisinage. Le développement de l'entité, avec l'arrivée de migrants des Prairies, dans les années trente, entraîna une extension vers l'ouest et la création d'une nouvelle paroisse, celle de Notre-Dame de Fatima, en 1946. Dans les entretiens réalisés par Florence Debeugny (2009), les habitants d'origine francophone, surtout les plus anciens, tendent à définir un quartier traditionnellement vécu en évoquant les lieux qu'ils fréquentent (ou fréquentaient), du lieu de résidence aux lieux de travail, de loisirs et de magasinage³. Le périmètre ainsi dessiné est relativement homogène, avec des pointes en direction des parcs (figure 4). En revanche, l'ancien site (et cœur économique) de Fraser Mills, fermé depuis 2001, revient peu dans les entretiens; il est vrai qu'il est désormais au delà de la

FIGURE 4
Maillardville: espace(s) vécu(s), espace aménagé



Sources: Municipalité de Coquitlam, entretiens de Florence Debeugny (2009) et observations de l'auteur

Conception: Éric Langlois et Franck Chignier-Riboulon, 2013

coupure urbaine marquée par les autoroutes. Cet espace vécu se distingue nettement du quartier statistique (figure 3) limité, au nord, par Austin Avenue. De même, les limites prises en compte par la politique actuelle d'aménagement ne coïncident pas avec celles de l'espace vécu. Or, un quartier homogène, rassemblé, bien délimité, serait éventuellement un embryon de renaissance du fait franco-canadien.

3. Une communauté toujours plus marginalisée

Hormis les indications bilingues des rues du quartier ou le nom de la maison de retraite (le foyer Maillard) située en haut du talus, rien ne distingue véritablement Maillardville des espaces environnants. Apparemment personne ne parle français au pub *The French Quarter*, et il en est de même au guichet du centre culturel Place des Arts. À la Société francophone de Maillardville, le français est de rigueur, mais les deux personnes présentes, la directrice et son adjointe, sont québécoises, ce qui témoigne tout

autant de l'engagement de néo-Franco-Colombiens que de la faiblesse des ressources humaines locales.

D'après Paul Villeneuve⁴, le processus d'assimilation a débuté dans les années trente, lors de la crise, avec «la mécanisation du moulin et la tertiarisation de Vancouver» (1979, p. 162). Puis, il s'est poursuivi avec l'étalement urbain, l'amélioration des transports et une demande de mobilité sociale. Dans les années soixante-dix, le délitement de la société villageoise – le quartier perpétue souvent une vie de village (Grafmeyer, 1994) – est en cours, même si l'usage du français reste fréquent. Depuis, Maillardville a véritablement été intégré dans l'espace urbain de Coquitlam et *a fortiori* de Vancouver. La tertiarisation et les mobilités sociales et spatiales sont maintenant la règle; la société n'est plus guère villageoise que dans les mémoires et quelques pratiques résiduelles, et le délitement a fait place à un effacement progressif de la culture. Ainsi, par exemple, les trois quarts des résidents de Maillardville déclarant une origine française (en 2001) précisent qu'ils sont issus de plusieurs origines (Coquitlam, 2004, 2007b, 2008a); une statistique à relier à la fréquente exogamie observée en Colombie-Britannique: seuls 12 % des francophones se marient avec un membre de leur communauté en 2006, mais ils étaient déjà seulement 26 % à le faire en 1971 (Chavez et Bouchard-Coulombe, 2011). Et l'exogamie conduit fréquemment à l'assimilation, lorsque la mère n'est pas francophone ou que le conjoint non francophone ne valorise pas cette langue (Landry et Allard, 1997).

Cette évolution a probablement été renforcée par l'absence de structure administrative (Maillardville n'est jamais devenu une municipalité) et par des luttes aujourd'hui trop anciennes pour mobiliser une communauté réduite, la plus célèbre étant celle pour l'école, construite à un moment de forte cohésion de la population (1951). À ce déclin s'est ajouté un ennoïement du groupe local. Le phénomène migratoire décrit plus haut a revêtu (et revêt) une importance encore plus grande pour un ensemble déjà affaibli. Au recensement de 2011, 42 % de la population de Coquitlam sont nés à l'étranger (Vancouver, 2013). Toujours à l'échelle de la municipalité, en 2011, seules 1 420 personnes avaient le français comme langue maternelle, contre environ 17 415 pour les langues chinoises, 7 600 pour le coréen et 6 100 pour le farsi (Statistique Canada, 2013). Et, selon Johanne

Dumas (citée dans Debeugny, 2009), la langue la plus entendue à Maillardville serait maintenant le coréen.

En 2001, lors du recensement, 1 045 personnes se déclaraient d'origine franco-canadienne sur le périmètre de recensement du quartier, mais le nombre de locuteurs utilisant la langue française à la maison n'était que de 45, alors qu'il était malgré tout de 195 pour Coquitlam, plaçant le français langue d'usage à la dixième place. Maillardville ne semble plus être le lieu vivant d'une communauté. Et cela témoigne d'un (lent) déclin; si 3 330 habitants étaient de langue maternelle française en 1971, ils n'étaient plus que 1 895 en 2006 (Lapointe, n.d.), au sein d'un espace connaissant une nette croissance démographique. Dans le même temps, la population francophone résiduelle semble bien vieillissante, à l'image de l'échantillon interrogé par Florence Debeugny. Sur les cent entretiens effectués pour les cent ans de la fondation du quartier, 62 concernent des personnes âgées de 70 ans et plus, alors que les moins de 20 ans ne représentent que 10 % de l'ensemble, et les 20-40 ans, 8 %. Au final, l'impression donnée est celle d'une «culture glissant dans l'obscurité», pour reprendre l'expression utilisée par la Maillardville Residents' Association⁵.

VERS UNE RENAISSANCE?

L'extrême fragilité de la situation du français à Maillardville tend à mobiliser les divers acteurs, à toutes les échelles et dans plus d'un domaine. Pour autant, l'observation des politiques mises en place relativise les discours officiels. Une contradiction se fait jour entre une forme d'héritage d'un fait français à conserver et les mesures urbaines et sociales planifiées (Coquitlam, 2001, 2007a). Les associations locales se trouvent alors à la croisée des chemins, entre la force de leurs engagements et la nécessité d'être soutenues par les différentes autorités publiques, avec les limites que cela implique. Dans ce cadre, la survie culturelle interroge, même si elle se redéploie sous une forme nouvelle, par exemple au travers des écoles; car une telle recomposition posera de plus en plus la question d'une véritable vie sociale francophone, c'est-à-dire une utilisation de la langue dans la vie quotidienne locale.

1. La politique locale, du mythe à l'emblème

La municipalité de Coquitlam connaît une arrivée continue de nouveaux habitants à la recherche de logements de qualité, bien situés, dans une ville offrant un grand nombre de services de proximité. Toutefois, elle se trouve, à la fois, en concurrence avec d'autres municipalités inscrites dans une même logique de croissance et tout aussi peu lisibles dans le magma urbain à dominante pavillonnaire. L'objectif est bien alors de l'identifier par delà ses facilités d'accès. Ces divers paramètres ont orienté la politique menée à Maillardville dans une direction « patrimonialisante » et densifiante.

Le développement d'une signalisation bilingue des rues ou la reconnaissance patrimoniale de bâtiments anciens ne résulte pas uniquement, dès lors, d'une préservation d'un fait franco-canadien, il s'inscrit dans une perspective de différenciation accrue des espaces urbains de la ville. Il s'agit de leur donner une identité propre pour que les habitants s'y identifient et se les approprient plus aisément. Cette distinction s'accompagne d'un renforcement des centralités de quartier par une revitalisation des centres de services, mais aussi par la construction de nouveaux équipements de proximité et une densification urbaine. À Maillardville, la patrimonialisation du site initial, autour de l'église Notre-Dame de Lourdes et de la place Laval (à proximité immédiate de l'église), se traduit concomitamment par une démolition/reconstruction du centre culturel Place Maillardville. Un des enjeux est de maintenir des signes de l'ancienne présence francophone pour attirer des ménages à la recherche d'un passé, d'une histoire qu'ils investissent, à l'instar des anciens quartiers ouvriers et des quartiers anciens, longtemps paupérisés et maintenant gentrifiés par les classes moyennes (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2000; Authier, 2001; Belmessous *et al.*, 2006; Authier et Bidou-Zachiarasen, 2008; Ley et Dobson, 2008). Cette mise en histoire de quelques lieux mythiques devenus emblématiques s'insère en outre dans une perspective touristique, au travers de polarités renforcées à l'échelle du Grand Vancouver.

La politique appliquée à Coquitlam appartient à la politique globale urbaine dessinée par le Grand Vancouver. Ce dernier a fait siens les choix du *smart growth* et du nouvel urbanisme, pour lesquels il est bien positionné (Ouellet, 2006).

L'idée est non seulement de construire une ville plus durable, mais aussi de s'inscrire dans une perspective stratégique à l'échelle mondiale (Chignier-Riboulon, à paraître). Les objectifs visés sont de densifier, en accroissant en premier lieu la hauteur des bâtiments, de favoriser les transports publics et de privilégier la vie sociale locale, par le développement de services de quartier, d'espaces verts pour la détente et de commerces. Une telle orientation a été donnée à Maillardville. Le vieux quartier ouvrier et franco-canadien est en cours de densification, prioritairement autour de l'axe de l'avenue Brunette. De petits immeubles, des commerces et des services vont donner un nouveau visage aux lieux (Coquitlam, 2008b). De plus, le plan en cours prévoit la construction de 3 700 nouveaux logements, ce qui équivaut globalement à un doublement de la population du périmètre statistique. Dans ces conditions, il est difficile de ne pas s'interroger sur le devenir d'une spécificité culturelle déjà extrêmement éprouvée. La mise en ville semble davantage une mise en scène d'un passé plus emblématisé que sauvegardé. La singularité risque de n'être plus que du folklore épisodiquement montré.

2. Le militantisme entre fougue et doutes

La revitalisation annoncée ne redonne donc pas vie à une culture longtemps territorialisée, mais façonne une autre ville, une autre vie. Cette évolution, qui s'affirme, représente un défi difficile à relever pour les militants. Le réseau associatif francophone se caractérise par l'importance des structures héritées des engagements passés, par leur maillage – ce dernier désignant les interconnexions entre les organismes existants – et par la présence des mêmes militants. Les degrés d'implication varient du bénévolat irrégulier à la gestion quotidienne, mais l'interconnaissance demeure. À Maillardville, elle est d'autant plus visible que la communauté est modeste, et bien souvent marquée par des alliances familiales. Par ailleurs, l'existence d'un cœur géographique rapproche encore plus les membres. Les entretiens réalisés par Florence Debeugny mettent particulièrement en valeur cette réalité; l'engagement est fréquemment celui de couples et de leurs enfants, et de fratries. L'évocation des parcours de vie fait ressortir des cousinages, plus ou moins lointains. Une autre particularité est la transversalité constituée par le catholicisme. Il est inscrit de l'enfance (les scouts) à

l'église en passant par le social/humanitaire (les Chevaliers de Colomb) ou le chant (la Chorale du Pacifique).

Le militantisme s'exprime pour partie dans l'espace public et l'actualité événementielle. Le point d'orgue central annuel, grâce à sa visibilité médiatique, est le *Festival du Bois*, une fête organisée depuis 1989 (et succédant à la franco-fête), dont l'impact festif va bien au delà des francophones et francophiles⁶. Le festival est à la fois un rassemblement communautaire, rassurant et remobilisant, une opération de communication non seulement pour les francophones mais également pour les partenaires publics, jouant d'un outil démonstratif. Cependant, derrière cette caisse de résonance entraînant les bonnes volontés, les autres activités apparaissent en retrait. De plus, la dynamique relève beaucoup du passé; les dates de création des associations et des structures (la maison de retraite) correspondent à une période où le quartier constituait encore un «petit Québec», des années cinquante au début des années soixante-dix.

Aujourd'hui, cette époque semble bien lointaine, et la volonté d'établir des «petits Québec» encore plus éloignée (Lasserre, 2001). Les propos de Suzanne Tkach, ancienne directrice de la Société Maillardville et toujours active au Club Bel âge, cadrent bien avec le temps présent: «l'état du français à Maillardville, c'est déplorable d'une façon. On essaie tellement avec beaucoup de difficultés à retenir ce que l'on a» (Debeugny, 2009, p. 179)⁷. Or, l'hétérogénéisation du peuplement ne se limite pas à l'arrivée de nouveaux habitants, elle s'accompagne d'une politique multiculturelle. Si cette politique valorise la culture des grands groupes de nouveaux habitants, essentiellement des Asiatiques du Sud et de l'Est, en revanche elle participe à minorer encore plus la population préexistante. En effet, malgré leur statut officiel de minorité linguistique, les francophones ne sont, finalement, qu'un groupe parmi d'autres, et pas le plus dynamique, démographiquement. Dans un tel cadre, leur fragilité ressort et se trouve confrontée à une perpétuelle concurrence des légitimités.

3. Un cœur symbolique déterritorialisé?

Si Maillardville demeure un cœur symbolique dans les discours et dans des pratiques sociales, il est toutefois un espace affaibli, quasi dévitalisé, avec une population francophone

dont la marginalisation continue. L'envie, la conviction et le dévouement de militants sont encore plus admirables quand ils font face à des mouvements larges transformant fondamentalement le peuplement local. La lutte pluriséculaire des francophones canadiens est un combat sans fin apparente, ici comme ailleurs. Dans un environnement extrêmement difficile, voire désespéré, des militants espèrent toujours un renouveau d'optimisme car «on est comme une mauvaise herbe: on trouve toujours une petite place à pousser au travers de notre persistance, notre amour de la communauté» (Suzanne Tkach, p. 179). Ce paysage social contemporain interroge: les plus âgés se situent dans l'ensemble entre nostalgie et fatalisme; les plus jeunes (les 40-60 ans) sont plus partagés, faisant part de leurs doutes mais soulignant la force des sociabilités locales: «une grande famille solidaire» (Debbie Coulombe, p. 91), une «communauté francophone dans les environs qui continue à fêter ensemble» (Émilienne Bohémier, p. 170), un «village en milieu urbain» (Johanne Dumas, p. 206), avec une sociabilité préservée. Au travers de ces perceptions s'expriment des représentations du quartier. Il serait une juxtaposition de mondes culturels où la vie sociale francophone continuerait à être «très vivante mais cachée» (Suzanne Tkach, p. 179). Pour d'autres, néanmoins, il serait «plutôt un esprit de communauté qu'une communauté concrète» (Lionel Daneault, p. 191). Cet aspect est ambivalent; il reconnaît la mise à mal profonde du quartier mais lui assigne une autre fonction: celle d'être un cœur symbolique, nécessaire à une communauté éclatée géographiquement mais unie par des jeux de réseaux. Derrière la pugnacité militante, cette réalité désormais ancrée interroge: peut-il y avoir une communauté sans territoire véritable, car même les diasporas ne sont pas sans territoire? Peut-on suivre Émilienne Bohémier («Maillardville, ce n'est plus nécessairement simplement géographique, c'est cette communauté francophone [...] qui continue à fêter ensemble», p. 170) ou Roger Loubert («La pensée Maillardville est une pensée collective. Le vrai Maillardville existe à l'extérieur de lui-même», p. 216) et considérer que l'ancrage est désormais avant tout spirituel, telle une mémoire collective stimulant l'activité militante et sociale? Comme géographe, j'ai quelque peine à l'accepter. N'a-t-on pas plutôt affaire à un bel hommage, à une oraison au nom d'un passé en grande partie éteint? Je souhaite me tromper, bien sûr, mais les faits sont, à ce jour, tenaces.

Certes, le contexte politique est plus favorable que par le passé (Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, 2010) mais il ne suffira pas nécessairement à assurer la survie culturelle du groupe ou, du moins, la langue n'a, n'aura plus le même rôle social, risquant d'évoluer toujours plus vers une langue d'usage secondaire, se résumant à un héritage fragile, à un petit plus pas toujours jugé utile, ou à un nouveau snobisme, distinctif mais précaire. Les évolutions à l'œuvre actuellement ne présagent pas forcément d'un avenir meilleur, malgré les facettes attractives présentées. Ainsi en est-il de la mode actuelle d'une scolarité en français dynamisant les écoles francophones ou d'immersion en Colombie-Britannique. En toute logique, les organisations francophones y trouvent intérêt, à juste titre, pour leur pérennité, voire leur croissance, mais ce phénomène n'est-il pas en premier lieu un nouvel atout stratégique dans la bataille scolaire que se livrent les familles au sein d'une compétition sociale contemporaine âpre, plutôt qu'une véritable reconnaissance du français comme langue d'usage? Plus largement, l'activité et la combativité des associations ne se démentent pas, et leurs succès sont réels. Pour autant, le français ne devient-il pas progressivement une langue étrangère, utile probablement mais guère usitée au quotidien?

NOTES

1. Voir, par exemple, Lemaire (2013) sur les Séminoles de Floride.
2. Les années cinquante semblent représenter le moment le plus actif pour la vie sociale locale.
3. Dans son ouvrage (2009), Florence Debeugny a interrogé 100 francophones du quartier. Nous avons analysé les réponses de ces personnes pour réaliser le périmètre «traditionnellement vécu». L'échantillon interrogé par l'auteure représente une vision de la population francophone. Le groupe retenu est âgé, à l'image des résidents maîtrisant la langue. C'est également essentiellement un groupe militant ou proche des organisations locales: des associations catholiques, des structures de gestion (de la maison de retraite, par exemple) et des associations de défense et d'animation de la vie francophone locale.
4. C'est un texte qui apparaît aujourd'hui très marxisant, notamment lorsqu'il évoque «l'emprise idéologique de la petite bourgeoisie» sur «les travailleurs récemment prolétarisés» (Villeneuve, 1979, p. 161) ou «certains éléments de la petite bourgeoisie francophone de Maillardville luttent avec acharnement contre l'assimilation» (Villeneuve, 1979, p. 162), pour garder leur emprise, justement.

5. Tiré du bulletin de mai 1990 [Maillardvilleresidents.ca].
6. Le *Festival du Bois* se déroule à la fin de l'hiver; l'édition 2013 a eu lieu du 1^{er} au 3 mars. [<http://www.festivaldubois.ca>]
7. Toutes les citations qui suivent sont tirées de l'ouvrage de Florence Debeugny (2009).

BIBLIOGRAPHIE

- AUTHIER, Jean-Yves (dir.) (2001) *Du domicile à la ville: vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 214 p.
- AUTHIER, Jean-Yves et BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine (dir.) (2008) «La gentrification urbaine», *Espaces et Sociétés*, n^{os} 132-133, p. 13-160.
[<http://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2008-1.htm>]
- BAILLY, Antoine *et al.* (1992) *États-Unis, Canada*, Montpellier, GIP Reclus, 479 p. [tome 4 de la Géographie universelle sous la direction de Roger Brunet]
- BELMESSOUS Hacène, BELMESSOUS, Fatiha, CHEBBAH-MALICET, Laure et CHIGNIER-RIBOULON, Franck (2006) *Les minorisés de la République: les discriminations au logement des jeunes générations d'origine immigrée*, Paris, La Dispute, 179 p.
- CHAVEZ, Brigitte et BOUCHARD-COULOMBE, Camille (2011) *Portrait des minorités de langue officielle au Canada: les francophones de la Colombie-Britannique*, Ottawa, Ministère de l'Industrie, 80 p.
[<http://www.statcan.gc.ca/pub/89-642-x/89-642x2011004-fra.pdf>]
- CHIGNIER-RIBOULON, Franck (à paraître) «Labellisation culturelle, réalités socio-spatiales et positionnement stratégique à Vancouver (Canada)», dans FOURNIER, Mauricette (dir.) *Labellisation culturelle et mise en forme des territoires*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.
- COQUITLAM (2001) *City of Coquitlam Heritage Strategic Plan*, Vancouver, Donald Luxton & Associates, n p.
[<http://www.coquitlam.ca/documents/HeritageStrategicPlanx6.pdf>]
- (2004) *Community profile: Maillardville*, Coquitlam, City Hall's Planning and Development Department, 27 p.
[<http://www.coquitlam.ca/documents/profiles/MaillardvilleProfile2.pdf>]
- (2007a) *Maillardville Heritage Inventory*, Coquitlam, City of Coquitlam Community Planning Division, 85 p.

- [<http://www.coquitlam.ca/documents/MaillardvilleHeritageInventoryRevised2007x1.pdf>]
- (2007b) *Census at a Glance: Coquitlam's Population Growth*, Coquitlam, City of Coquitlam Planning and Development Department.
[<http://www.coquitlam.ca/documents/census/populationgrowthfinal.pdf>]
- (2008a) *Census at a Glance: Coquitlam's Ethnic Origins*, Coquitlam, City of Coquitlam Planning and Development Department.
[<http://www.coquitlam.ca/documents/census/ethnicorigin.pdf>]
- (2008b) *Maillardville Neighbourhood Centre Design Guidelines*, Coquitlam, Coquitlam Planning & Development, 33 p.
[<http://www.coquitlam.ca/planning-and-development/resources/permit-areas/Southwest-Coquitlam/Maillardville.aspx>]
- DEBEUGNY, Florence (2009) *Maillardville: 100 ans et plus / Maillardville: 100 Years and Beyond*, Coquitlam, Société francophone de Maillardville, 236 p.
- DELEUZE, Gilles (1993) *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 187 p.
- FÉDÉRATION DES FRANCOPHONES DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE (FFCB) (2010) *Plan de développement global de la communauté francophone en Colombie-Britannique 2009-2014*, Vanvouver, FFCB, 62 p.
[<http://www.lacolombiebritannique.ca/media/PDG2010Entier.pdf>]
- GRAFMEYER, Yves (1994) *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 127 p.
- LACOSTE, Yves (dir.) (1995) *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Flammarion, 1699 p.
- LANDRY, Rodrigue, ALLARD, Réal (1997) «L'exogamie et le maintien de deux langues et de deux cultures: le rôle de la francité familioscolaire», *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 23, n° 3, p. 561-592.
- LAPOINTE, Geneviève (n.d.) «Maillardville: une communauté francophone en Colombie-Britannique», *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*.
[<http://www.ameriquefrancaise.org>]
- LASSERRE, Frédéric (2001) «La quête du territoire de la Nation: la Terre-Québec», dans GONON, Emmanuel et LASSERRE, Frédéric *Espaces et enjeux: méthode d'une géopolitique critique*, Paris, L'Harmattan, p. 403-427.

- LEMAIRE, Janine (2013) «Intégration économique et persistance culturelle: le cas des Séminoles de Floride», dans CHIGNIER-RIBOULON Franck et GARRAIT-BOURRIER Anne (dir.) *Minorités isolées en Amérique du Nord: résistances et résiliences culturelles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 213-222.
- LEY David, DOBSON Cory (2008) «Are there limits to gentrification?: The context of impeded gentrification in Vancouver», *Urban Studies*, vol. 45, n° 12, p. 2471-2498.
- LOUDER, Dean, MORISSONNEAU, Christian et WADDELL, Eric (1979) «Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 58, p. 5-13.
- MOUNIER, Emmanuel (1974) *Traité du caractère: anthologie*, Paris, Seuil, 380 p.
- OUELLET, Michel (2006) «Le *smart growth* et le nouvel urbanisme: synthèse de la littérature récente et synthèse sur la situation canadienne», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 50, n° 140, p. 175-193.
- PINÇON, Michel et PINÇON-CHARLOT, Monique (2001) *Paris mosaïque*, Paris, Calmann-Lévy, 347 p.
- STATISTIQUE CANADA (2013) *Subdivision de recensement, Coquitlam, CY – Colombie-Britannique, Série «Perspective géographique», Recensement de 2011*, Ottawa, Statistique Canada (Produit n°98-310-XWF2011004).
[<http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2011/as-sa/fogs-spg/Facts-csd-fra.cfm?LANG=Fra&GK=CSD&GC=5915034>]
- VANCOUVER (2013) «Immigration and Cultural Diversity», 2011 *National Household Survey*, Bulletin # 6.
[<http://www.metrovancouver.org/about/publications/Publications/2011CensusNo6-ImmigrationCulturaDiversty1.pdf>]
- VILLENEUVE, Paul (1979) «Maillardville, à l'ouest rien de nouveau», *Cahiers de géographie de Québec*, vol. 23, n° 58, p. 157-164.
- WACKERMANN, Gabriel (2007) *La mondialisation: approche géographique*, Paris, Ellipses, 288 p.
- WADDELL, Eric (1994) «Un continent-Québec et une poussière d'îles: asymétrie et éclatement au sein de la francophonie nord-américaine», dans POIRIER, Claude (dir.) *Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 203-225.